

## LIVRE XI

### MIRACLES EUCHARISTIQUES

---

Nous allons grouper dans un ordre à peu près chronologique les principaux miracles accomplis par la sainte Eucharistie, soit pour récompenser la ferveur des fidèles, soit pour punir l'audace des sacrilèges, tantôt pour confondre l'impiété, tantôt pour réveiller la foi assoupie. Ne nous étonnons pas du nombre et de l'éclat de ces prodiges. L'Eucharistie n'est-elle pas elle-même un miracle permanent, et saint Thomas d'Aquin ne compte-t-il pas neuf espèces de miracles qui se reproduisent tous les jours dans la consécration et dans la communion? « C'est sur les autels, dit le Père de la Rue (1), que nous voyons tous les jours la nature renversée, les éléments changés, la substance anéantie, les accidents suspendus; nous voyons tous les jours le Ciel descendre sur la terre, le Créateur devenir l'aliment de la créature, le Tout-Puissant obéir à la voix d'un homme, se sacrifier sans se consumer, se consumer sans être détruit, se multiplier en une infinité d'endroits sans se diviser, et mourir continuellement sans jamais cesser d'être. N'est-ce pas là l'abrégé des merveilles? »

A beaucoup des miracles que nous allons sommairement rapporter, on peut appliquer ce que les *Analecta* (2) disent en particulier des apparitions dans le Saint-Sacrement : « Ces apparitions, ne pouvant être l'effet de l'imagination des nombreux témoins qui les ont vues, ni

(1) *Sermon sur la Fête-Dieu.*

(2) *Série IV, p. 1.*

être rangées au nombre des artifices qu'emploie le démon pour tromper les fidèles, doivent être attribuées à la divine Providence qui confirme la foi de l'Église par des signes surnaturels et bien propres à nourrir la piété des fidèles et à dessiller les yeux des hérétiques qui rejettent l'adorable sacrement de l'Eucharistie. »

Nous ne voulons pas disconvenir qu'un certain nombre de ces prodiges puissent être le produit d'une imagination trop crédule. L'espace nous manque pour étudier chacun d'eux au point de vue d'une sage critique, et d'ailleurs il serait souvent téméraire de se prononcer d'une manière absolue, parce que la vraisemblance est un guide bien peu sûr quand il s'agit d'événements surnaturels, et qu'il n'est pas toujours facile d'apprécier la valeur des témoignages. Aussi avons-nous pris le parti de ne pas élaguer certains faits qui nous paraissent douteux, surtout lorsqu'ils ont eu quelque retentissement et qu'ils ont occasionné des manifestations de la foi populaire. Il reste bien entendu que nous laissons la complète responsabilité de ces récits aux écrivains qui nous les ont transmis et à qui nous donnerons souvent la parole. Nos lecteurs savent aussi bien que nous que lorsqu'il s'agit de ces sortes de miracles, qui ne sont pas des objets de foi, la sagesse consiste à se tenir également éloigné du scepticisme qui met tout en doute et de l'aveugle crédulité qui ne réfléchit jamais.

Nous devons passer sous silence un certain nombre de faits miraculeux dont le récit a trouvé ou trouvera naturellement sa place, comme démonstration historique, dans les autres LIVRES (1). Des raisons d'opportunité et de méthode exigeaient qu'ils fussent distraits du tableau général; toutefois nous ferons figurer dans cette galerie, avec plus de détails, divers miracles que nous avons plutôt indiqués que racontés.

II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> SIÈCLES. — Sous le règne de Trajan, sainte Eudoxie venait d'être condamnée aux derniers supplices. Quatre bourreaux, pour mieux la fustiger, la dépouillaient de ses vêtements, quand la particule eucharistique qu'elle portait dans son sein tomba à terre. Eudoxie allait la prendre pour s'en communier, quand un des soldats s'empara. « Prends garde, s'écria la Sainte, ne touche pas à cela, c'est notre Dieu, c'est le Seigneur qu'il faut adorer et redouter. » Diogène, préfet d'Héliopolis, entraîné par la curiosité, se fit donner l'hostie,

(1) Voir spécialement livre VII, ch. III; livre X, ch. II, art. 1; livre XVI, ch. I, art. 12; et livre XVIII.

mais des flammes s'en échappèrent et enveloppèrent le magistrat et ses licteurs, en proie à d'affreuses douleurs (1).

Nous lisons dans le *Martyrologe romain*, à la date du 15 août : « A Rome, sur la voie Appienne, des païens rencontrèrent l'acolyte saint Tharcice qui portait le sacrement du corps de Jésus-Christ. Ils le pressèrent de leur dire ce qu'il avait là; mais le Saint, jugeant que c'était une chose indigne de livrer les perles aux porceaux, aima mieux se laisser frapper à coups de bâton et de pierres, jusqu'à rendre l'âme, que de leur rien découvrir. Après sa mort, ces impies le fouillèrent soigneusement, mais ils ne trouvèrent aucune hostie ni dans ses mains ni dans ses habits. »

Les Actes de saint Laurent nous disent que si l'illustre diacre, rôti sur un gril, n'éprouvait point les violences du feu, c'était un effet miraculeux de l'Eucharistie dont il s'était nourri.

Saint Cyprien nous raconte les quatre miracles suivants dont il fut témoin (2). Des chrétiens, fuyant la persécution, confièrent leur petite fille aux soins d'une nourrice qui laissa les prêtres païens lui donner du pain trempé dans le vin des sacrifices idolâtriques. La mère put bientôt reprendre son enfant, et elle la conduisit dans le sanctuaire où saint Cyprien célébrait les Mystères sacrés. Le diacre ayant présenté le calice à l'enfant, celle-ci s'en détourna, et le ministre des autels ne put lui en faire boire qu'en lui desserrant les dents. Mais la pauvre petite se prit à vomir, parce qu'il ne pouvait y avoir alliance entre le sang du Seigneur et l'impur vin des sacrifices.

Une jeune femme, dont la conscience n'avait point été purifiée, communia néanmoins à une messe que célébrait le saint évêque de Carthage. La vengeance de Dieu ne se fit pas longtemps attendre; la sacrilège expira au milieu d'affreuses convulsions.

Une autre femme, en état de péché mortel, n'en voulut pas moins communier avec l'Eucharistie qu'elle gardait dans son armoire; mais à peine l'eut-elle ouverte, qu'une flamme en sortit et l'empêcha d'accomplir son sacrilège.

Un homme en état de péché mortel, assistant à la messe où le prêtre distribuait l'Eucharistie, eut la témérité de tendre les mains pour la recevoir; il n'y trouva que de la cendre. Dieu voulut par là, ajoute saint Cyprien, montrer qu'il se retire quand on le renonce,

(1) Bolland., *Act. Sanct.*, t. I Mart., p. 21.

(2) *De lapsis*, c. IV.

et que la réception du divin Sacrement ne saurait profiter au salut de ceux qui n'en méritent point les salutaires effets.

IV<sup>e</sup> SIÈCLE. — Vers l'an 336, les Donatistes poussèrent la fureur jusqu'à envahir à main armée les églises des Catholiques, pour y briser les autels et fouler aux pieds les choses saintes. Saint Optat de Milève (1) raconte que ces odieux schismatiques mirent le comble à leurs profanations en jetant l'Eucharistie aux chiens, et que ces animaux, devenus comme enragés, se jetèrent sur leurs propres maîtres et les déchirèrent de leurs dents vengeresses.

Saint Ambroise, dans l'oraison funèbre qu'il prononça à la mort de son frère Satyre, raconte comment ce dernier fut miraculeusement sauvé par l'Eucharistie, dans une traversée maritime. Le vaisseau sur lequel il était monté venait d'échouer contre un banc de sable; en face de ce péril imminent, Satyre, qui n'était pas encore baptisé, mais dont la foi était vive, supplia les passagers de lui confier l'Eucharistie qu'ils portaient avec eux; il la mit dans un linge qu'il s'attacha au cou et, plein de confiance, se jeta à la mer, sans se préoccuper, comme les autres, de chercher une planche de salut. Son espoir ne fut pas trompé : sans aucun secours humain, il aborda le premier au rivage, et s'empressa de se rendre à une église voisine, pour remercier Dieu de l'avoir sauvé.

Saint Grégoire de Nazianze nous raconte (2) que sa sœur, sainte Gorgonie, fut guérie d'une paralysie en se frottant avec une hostie qu'elle avait mouillée de ses larmes, et que son père, dévoré par une fièvre ardente, fut également guéri, en recevant la sainte communion.

Dans la Vie de saint Basile, attribuée à tort ou à raison à saint Amphiloque, son contemporain, on lit qu'un Juif, mû par un sentiment de curiosité, entra, le jour de Pâques, dans l'église où l'évêque de Césarée célébrait les saints Mystères. Quelle ne fut point sa surprise, au moment de la communion, de voir distribuer par l'officiant ce qu'il crut être la chair d'un enfant ! Comme les fidèles, il approcha du chœur et reçut dans ses mains cette chair qui reprit bientôt la forme de pain. Il l'emporta chez lui, raconta ce miracle à sa femme, et bientôt après obtint la grâce du baptême pour lui et pour toute sa famille.

(1) *Adv. Donatist.*, l. II.

(2) *Orat.* XI.

Saint Nil, disciple de saint Jean Chrysostome (1), rapporte que ce saint archevêque avait déclaré que souvent, en célébrant la messe, il avait vu, au moment de la consécration, le ciel s'ouvrir et une multitude d'anges descendre sur la terre sous une forme humaine, entourer l'autel, se prosterner et se mêler parmi les fidèles qui communiaient, leur suggérant les sentiments qui devaient alors les animer. Saint Chrysostome lui-même parle d'un vieillard qui fut favorisé de la même vision.

Le diacre Lucifer, qui vivait à la fin du v<sup>e</sup> siècle, nous a laissé une biographie de saint Euverte, évêque d'Orléans. Après avoir narré la dédicace de l'église Sainte-Croix, il ajoute les détails suivants : « A l'heure de la fraction du pain céleste, lorsque saint Euverte élevait la troisième fois l'hostie pour offrir la bénédiction divine, une main resplendissante et blanche comme la neige apparut au-dessus de sa tête; ses doigts étaient étendus, et elle bénit par trois fois l'hostie. Quand le Saint-Sacrifice fut terminé, l'évêque dit aux assistants, en commençant par les évêques et allant jusqu'aux plus humbles fidèles de la foule : « Dites-moi, je vous prie, mes frères bien-aimés, n'avez-vous point remarqué quelque miracle pendant la célébration de la messe ? » — « Aucun, répondirent-ils. » Alors le sous-diacre Baudelius, qui était de service ce jour là même, dit : « J'ai vu, moi, mais la crainte me fait hésiter à parler. Pendant que vous éleviez l'hostie, une main semblait sortir d'un nuage qui couvrait votre tête et, s'étendant, elle bénissait par trois fois cette hostie que vous offriez à Dieu ». — « Vous êtes bien heureux, mon frère bien-aimé, de contempler de si grands et si augustes mystères. » On chercha dans le peuple et l'on trouva encore deux personnes favorisées de la même vision, le pénitent Eleusinus et la vierge Procopia. L'évêque leur dit également : « Et vous aussi, vous êtes bien heureux, car ni la chair ni le sang ne vous ont révélé ces choses, mais le Dieu qui est dans les Cieux. » Ce prodige ayant été parfaitement reconnu, toute l'assemblée s'écria : « Nous vous rendons grâce, ô Seigneur, qui avez caché ces choses aux sages et aux prudents, vous, que les anges contemplant en tout temps assis dans les cieux. Vous avez exalté la force de David dans la maison du Seigneur; vous nous avez visités et vous avez opéré des miracles au milieu de nous, comme vous l'avez annoncé dans les temps anciens par la bouche de vos saints prophètes (2). »

(1) *De sacerdot.*, l. VI, c. iv.

(2) Ch. Barthélémy, *Annales hagiol. de la France*, t. IV, p. 404.

Lorsque saint Épiphané, évêque de Salamine, offrait le Saint-Sacrifice, il ne descendait jamais de l'autel sans avoir été honoré d'une vision. A certaines paroles prononcées par le pontife, Notre Seigneur Jésus-Christ, brisant les voiles du Sacrement, se révélait à son ministre dans des communions pleines de miséricorde et d'amour. Or il arriva qu'un jour Épiphané répéta par trois fois les paroles accoutumées, et ce fut vainement : la vision ne paraissait pas. Déjà le trouble envahissait l'âme du saint évêque et il suppliait le Seigneur de lui indiquer la cause de cette disgrâce. En ce moment, ses yeux tombent sur un diacre qui, à gauche de l'autel, tenait le *flabellum*, et il distingue clairement sur son front une trace de lèpre que personne n'avait remarquée auparavant. Épiphané fait un signe à ce ministre qui, à cause de son mal, non seulement n'était pas digne d'approcher du sanctuaire, mais aurait dû même éviter tout commerce avec les hommes. « Allez, mon fils, lui dit-il, rentrez chez vous et ne participez pas en ce moment aux divins Mystères. » Le diacre confus obéit et s'éloigna de l'assemblée des fidèles. Un autre prit sa place auprès de l'évêque ; et cette fois, dès qu'Épiphané eut prononcé en tremblant les paroles saintes, la vision, belle et radieuse comme à l'ordinaire, vint dissiper ses angoisses et récompenser sa foi.

La cérémonie terminée, saint Épiphané fit venir le diacre ; celui-ci, se jetant à genoux, avoua à son évêque que le mal affreux qui était venu si subitement défigurer son visage était un signe de la lèpre plus hideuse encore qui souillait son âme : car il était, cette nuit-là même, tombé en péché mortel. Épiphané comprit alors que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la splendeur de la lumière éternelle et le lis de la pureté, n'avait pas voulu se révéler dans un sanctuaire déshonoré par la présence d'un ministre coupable (1).

V<sup>e</sup> SIÈCLE. — Saint Augustin raconte qu'un enfant, aveugle de naissance, nommé Acacé, recouvra la vue, quand sa mère lui eut appliqué l'Eucharistie sur les yeux (2).

On amena à saint Auxence un de ses disciples nommé Basile qui était possédé du démon. Le saint abbé lui ordonna de se lever du

(1) Joannes Cyprius. *Vita S. Epiphani*, cap. 38; *Le Très Saint-Sacrement*, n° du 15 mars 1882.

(2) *Contra Julian*, I. III, c. xvi.

brancard où il était couché, de recevoir la sainte Eucharistie et de retourner chez lui. Basile obéit et se trouva complètement guéri (1).

Saint Venance Fortunat nous raconte le trait suivant dans sa Vie de saint Marcel, évêque de Paris : « Il venait d'être élevé à l'ordre du sous-diaconat. Lorsqu'il remplissait cette fonction, ayant, un jour de l'Épiphanie, puisé de l'eau dans la Seine pour la répandre sur les mains du bienheureux Prudence, son évêque, cette eau, changeant de nature, présenta le goût du vin. Le pontife, étonné, ordonna de verser de ce même vase dans le calice, et, après la célébration de la messe, tout le peuple y ayant pris part pour la communion, le vase suffit aux besoins de tous, en demeurant aussi plein que si nul n'y eût touché. Dans la suite, beaucoup de malades furent guéris par la vertu de ce vin mystérieux. »

Ce miracle est resté si célèbre qu'au XII<sup>e</sup> siècle, Adam de Saint-Victor l'a célébré dans une de ses proses :

*Dum Christi servus præsuli  
Ministrat aquæ calicem,  
Christus ad laudem servuli  
Mutat in vinum laticem* (2).

On lit dans cette même Vie de saint Marcel : « Un homme, au moment de s'approcher de la communion, resta tout à coup immobile, sans pouvoir avancer vers l'autel ; pendant que les autres suivaient leur rang pour aller à la Table sainte, lui seul restait comme enchaîné et retenu par un lien invisible. Surpris de cette attitude, saint Marcel lui en demanda la cause ; cet homme lui avoue qu'il avait caché un péché considérable à son confesseur. Alors il répare sa confession passée par une accusation plus sincère et se trouve en état de communier. »

« J'ai rencontré en Égypte, raconte Pallade (3), un homme d'une éminente sainteté, appelé Ammonas. Dieu récompensait son humilité par de fréquentes visions. Un jour qu'il offrait le Saint-Sacrifice, il vit un ange debout à la droite de l'autel. L'envoyé divin observait les frères qui s'approchaient de la Table sainte et inscrivait leurs noms dans un livre d'or. Comme quelques-uns avaient, par une négligence coupable, manqué d'assister à la messe et de communier,

(1) Bolland., 14 febr.

(2) Barthélemy, *op. cit.*, t. IV, p. 679.

(3) *Lausiacæ*, cap. 72.

Ammonas s'aperçut que l'ange effaçait leurs noms, et trois jours après ils mouraient victimes d'accidents imprévus. »

Saint Prosper (1) nous dit que de son temps une jeune fille d'origine arabe était devenue, par suite de ses excès de coquetterie, possédée du démon. Après avoir passé quinze jours dans un monastère, elle essaya de communier, mais il lui était impossible d'avaler le pain consacré, trempé dans le vin. Un diacre eut alors l'inspiration de lui appliquer le calice sur la gorge. Alors la jeune fille put consommer les saintes espèces et fut complètement délivrée de son obsession.

Sozomène nous raconte en ces termes un célèbre miracle arrivé de son temps dans l'église de Constantinople : « Un homme, de la secte des Macédoniens, ayant été converti par les instructions du grand Chrysostome, voulut ramener sa femme à l'Église catholique. Longtemps, il l'exhorta à suivre son exemple, mais ce fut en vain, parce que tout ce qu'il lui disait de salutaire était bientôt anéanti par l'influence d'autres femmes hérétiques. Voyant un tel endurcissement, cet homme menaça sa femme de se séparer d'elle, si elle ne changeait point de sentiments. Celle-ci fit alors des promesses et fréquenta l'église. Le temps de la communion étant venu, elle reçut l'Eucharistie dans sa main, la garda et, pour donner le change, voulut manger un pain que lui remit secrètement une servante affidée; mais ce pain devint une pierre sous ses dents. Épouvantée de ce prodige, elle court trouver l'évêque, lui révèle son crime et lui montre la pierre d'une matière inconnue, d'une couleur extraordinaire et portant l'empreinte d'une morsure. Elle était convertie à la foi catholique et vécut dans la suite en bonne intelligence avec son mari. » Sozomène ajoute que de son temps, cette pierre était encore conservée dans le trésor de l'église de Constantinople (2).

La tradition rapporte que saint Antide, évêque de Besançon, traversant cette ville, rencontra un prêtre qui portait le Viatique; il l'arrêta et lui dit de retourner à l'église, attendu que le vase qu'il portait ne contenait aucune hostie. Le prêtre s'empressa de vérifier le fait, reconnut sa distraction et se hâta d'aller la réparer (3).

La dévotion que saint Honoré, évêque d'Amiens, portait à la Passion de Notre-Seigneur fut un jour récompensée par un miracle,

(1) *De dimid. temp.*, c. vi.

(2) *Hist. eccl.*, l. VIII, c. v.

(3) *Vie des saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collège Saint-François-Xavier, au 25 juin.

qui est ainsi rapporté dans les anciens bréviaires amiénois : « Le jour de Pâques, alors qu'Honoré célébrait les divins Mystères au grand autel de Notre-Dame et qu'il venait de consacrer les saintes espèces, il vit sortir d'une nuée lumineuse une main marquée des stigmates de la Passion : c'était celle de Notre-Seigneur qui, en lui administrant la sainte communion, voulait faire jouir le pieux évêque de la faveur qu'il avait jadis accordée à ses apôtres. Saint Salve, qui devait succéder à saint Honoré sur le siège d'Amiens, fut témoin de ce miracle, ainsi qu'un grand nombre d'assistants. » A partir de ce jour, ajoute la légende, l'évêque d'Amiens fut exempt de ces révoltes de la chair qui sont l'inévitable condition de notre humanité déchue. C'est à ce prodige, également attribué à saint Firmin le Confesseur, que faisaient allusion les armoiries sculptées de l'église Saint-Acheul, représentant une main sortant d'une nuée.

VI<sup>e</sup> SIÈCLE. — Saint Grégoire le Grand (1) nous apprend que le pape saint Agapet, se trouvant à Constantinople, y inspirait une telle vénération qu'on sollicita ses prières pour la guérison d'un infortuné qui était paralytique et muet de naissance. Le Souverain-Pontife demanda à ceux qui lui présentaient ce pauvre infirme s'ils croyaient bien fermement qu'il pût être guéri; ceux-ci lui répondirent sans hésiter qu'ils espéraient qu'au nom de Dieu et par l'intercession du prince des apôtres, il serait délivré de ses maux. Le pontife, touché de leur foi, célébra les saints Mystères et donna la communion au paralytique qui fut soudain guéri de sa double infirmité.

Le même écrivain nous raconte deux autres miracles eucharistiques (2). Saint Maximien, évêque de Syracuse, et ses compagnons, menacés d'un naufrage en traversant l'Adriatique, prièrent le corps et le sang de Jésus-Christ et virent soudain la tempête s'apaiser. — Une femme n'ayant aucune nouvelle de son mari, emmené captif dans des contrées éloignées, le croyait mort et faisait dire une messe hebdomadaire à son intention. Chaque fois qu'on offrait ainsi le Saint-Sacrifice, les chaînes du prisonnier, paraît-il, tombaient d'elles-mêmes.

Jean Diacre, dans son *Histoire de Saint Grégoire le Grand*, rapporte que des ambassadeurs vinrent à Rome supplier le pape de leur donner des reliques. Comme ces sortes de demandes se multipliaient trop, on se contentait souvent de distribuer des linges qui avaient touché

(1) *Dial.*, lib. III, c. III.

(2) *Ibid.*, l. I, c. xxxvi; l. IV, c. LVII.

aux tombeaux des martyrs. Cette fois le pontife donna un corporal aux solliciteurs; mais ceux-ci se plaignirent d'un cadeau si minime, qui ne répondait pas à leur attente. Saint Grégoire, pour toute réponse, piqua avec un couteau le corporal et l'on vit du sang en jaillir.

M<sup>re</sup> Postel (1) raconte en ces termes une charmante légende tirée de la Vie de saint Malo ou Maclou, évêque d'Angleterre : « Saint Malo était allé avec une grande suite d'ecclésiastiques et de laïques visiter une île où l'on disait que plusieurs fois des anges étaient apparus, et où plus d'une grâce miraculeuse avaient été accordées à de fervents pèlerins. Comme ils étaient en mer, avec un très mauvais temps qui rendait la navigation plus fatigante et plus longue, arriva le jour de Pâques. C'était pour le saint prélat une immense privation que celle du Saint-Sacrifice en un pareil jour. Il eût désiré aussi satisfaire la piété de tout ce monde en célébrant. Comme il était dans ces pensées, il aperçut une île très étroite, d'un aspect singulier : chacun la salua de ses acclamations, on dirigea le navire de ce côté, on descend, et Malo se prépare à offrir sur ce rivage inattendu la Victime sans tâche; on avait à bord des ornements, un calice, tout ce qu'il fallait. On dresse à la hâte un petit autel avec une table, et les chants de la pieuse troupe commencent, non toutefois sans quelque crainte, dans l'étrangeté de la situation, et sur un terrain glissant, mouillé, sans aucune verdure. Crainte en vérité plus que fondée : car, au moment du *Pater*, le prélat terrain commença à trembler, puis à s'agiter; on comprend tout de suite l'affaire : c'était une baleine gigantesque, égarée dans ces parages ! Tous se crurent perdus, et assurément on le serait à moins; ils devaient ou tomber à la mer ou être avalés tout net par le monstre. L'évêque seul resta intrépide. Se retournant vers ses compagnons, il leur rappela que Dieu avait sauvé Jonas du ventre même de la baleine, après trois jours d'un véritable ensevelissement, et qu'il était encore assez puissant pour délivrer ses serviteurs. Après quoi, tenant entre ses mains la sainte hostie, il commanda au poisson, au nom du Dieu de l'Eucharistie, de se tenir en parfait repos jusqu'à ce qu'il eût achevé les saints Mystères. La baleine obéit incontinent,

*Quam si dura silex aut stes Marpesia cautes,*

pour emprunter un mot de Virgile. A la vue de cette foi et du prodige qui la récompensait, les matelots et les passagers se remirent

(1) *Répertoire hist. du catéchiste*, p. 228.

en prières jusqu'à la fin de la sainte messe. Après quoi, l'évêque les engagea à regagner sans trouble le navire, leur assurant que la baleine ne se permettrait pas la plus légère incartade. Lui-même, en bon pasteur, ne s'éloigna qu'après avoir sauvé son troupeau. Parvenu sur le pont du vaisseau, il se retourna et rendit au monstre la liberté, en répétant ces versets du cantique de Daniel : *Benedicite, cete et omnia quæ moventur in aquis, Domino!* Celui-ci aussitôt s'enfonça dans les flots, en les bouleversant comme une tempête. Un poète a fait sur cette curieuse histoire le distique suivant :

*Quid magis est mirum, montem cedendo moveri  
An cetum stando montis obire vicem. »*

C'était une ancienne coutume, dans l'église de Constantinople, dit Évagre (1), quand il restait après la messe beaucoup de particules de l'Eucharistie, d'envoyer chercher de jeunes enfants des écoles pour les leur faire consommer. En 552, il arriva qu'on fit venir l'enfant d'un Juif qui exerçait la profession de verrier. Ses parents lui ayant demandé pourquoi il revenait si tard, il leur raconta ce qui s'était passé. Le père, pris de fureur, lia son fils et le jeta dans son four à cuire. Cependant, la mère inquiète cherchait partout son enfant. Au bout de trois jours, étant venue à la porte de la verrerie, elle l'entendit et, ayant brisé cette porte, le trouva sain et sauf au milieu de charbons embrasés. Le miraculé raconta qu'une femme, vêtue de pourpre, venait souvent jeter de l'eau pour éteindre autour de lui les braises ardentes, et pour lui donner à manger quand il avait faim. L'empereur Justinien, informé de ce prodige, fit baptiser la mère et l'enfant, et condamna au supplice du pal le père dénaturé.

Dans le récit des miracles de saint Marcoul, abbé de Nanteuil, il est rapporté qu'une lampe brûlait devant le corps du Saint, placé sous l'autel de l'église. Ces reliques ayant été transportées ailleurs, le custode crut qu'il devenait inutile d'entretenir la lampe, ne songeant pas que cet honneur était rendu bien plus à Notre-Seigneur dans l'Eucharistie qu'à la présence des reliques. Le biographe de saint Marcoul nous dit que la lampe se ralluma d'elle-même.

VII<sup>e</sup> SIÈCLE. — Les Nestoriens racontent que le patriarche catholique

(1) *Hist. eccles.*, l. VI, c. xxxvi; Greg. Tur., *Mirac.*, l. I, c. x.

Hananjehua but, sans en ressentir aucun mal, du poison qu'un mauvais prêtre avait versé dans son calice (1).

Nous lisons dans la *Vie* de saint Théodore le Sicéote (2), que Georges de Cappadoce, accusé du crime de lèse-majesté, était conduit, chargé de chaînes, à l'empereur Phocas. Ayant rencontré saint Théodore, il lui demanda la sainte Eucharistie. Ce saint abbé pria alors les gardes de délivrer pour un instant le prisonnier de ses chaînes, ce à quoi ils se refusèrent dans la crainte d'une évasion. Théodore n'en donna pas moins la communion au captif dont les fers tombèrent comme par enchantement. Quelques instants après, sans tenter de s'échapper, Georges reprenait ses chaînes et poursuivait sa route avec les géoliers.

Jean Moschus, en qui nous n'avons pas grande confiance, raconte les quatre anecdotes suivantes (3). — Un vieillard qui voyait des anges assister à la messe, avait appris d'un hérétique la prière de la consécration et les disait avec une inconsciente simplicité. Un diacre lui fit remarquer que les prières dont il se servait n'étaient point orthodoxes. Le bon vieillard ne pouvait le croire, parce que, disait-il, les anges qu'il continuait à voir l'auraient sans doute averti de son erreur. Il finit pourtant par exposer ses doutes et sa peine aux messagers célestes; il apprit d'eux que le diacre avait raison, mais que les anges ne l'avaient point réprimandé, parce que Dieu voulait que les hommes fussent ordinairement instruits par les hommes. — A Séleucie, sous l'épiscopat de saint Denys, un esclave catholique avait reçu l'Eucharistie dans un linge et l'avait placée dans une armoire. Son maître, l'ayant ouverte, vit que de toutes les saintes particules avaient germé des épis qui se balançaient sur leurs tiges. — Il y avait près d'Égine en Cilicie, deux stylites éloignés l'un de l'autre d'environ six milles; l'un était catholique, l'autre de la secte eutychiennne de Sévère; celui-ci, resté plus longtemps sur sa colonne, noircissait de ses calomnies l'autre solitaire. Ce dernier lui demanda une partie de l'Eucharistie qu'on recevait dans l'Église de sa secte. Le stylite sévérien, croyant avoir fait une conversion, s'empressa de se rendre à ce désir. Le solitaire catholique jeta dans une chaudière d'eau bouillante cette hostie qui fut aussitôt consumée, tandis que l'hostie de l'Église catholique, jetée dans la même chaudière, demeura tout entière, sans même se mouiller.

(1) *Perpétuité de la Foi*, édit. Migne, t. III, p. 190.

(2) Bolland., *Acta sanct.*, 22 apr.

(3) *Prat. spirit.*, c. cxcix.

Le même auteur dit avoir rencontré au monastère de Philoxène, en Chypre, un moine nommé Isidore qui gémissait perpétuellement sur ses péchés passés et qui lui tint ce langage : « Lorsque j'étais dans le siècle, ma femme et moi nous nous trouvions engagés dans la secte des Sévériens. Reentrant un jour dans ma maison et n'y ayant point trouvé ma femme, j'appris qu'elle était allée chez une voisine catholique pour communier avec elle; je courus à son domicile; ma femme venait de prendre l'hostie; je la saisis à la gorge et la forçai de vomir l'Eucharistie que je jetai dans la boue; mais une brillante lumière enleva l'hostie dans les cieux. Deux jours après, je vis un Éthiopien, à moitié nu, qui me dit : « Tous deux nous sommes condamnés au même supplice ». — « Qui donc êtes-vous, lui dis-je? » — Je suis le malheureux qui, au temps de la Passion, ai soufflet Notre-Seigneur. » Vous voyez bien que j'ai lieu de pleurer perpétuellement. »

On lit dans la *Vie* de saint Laumer, qu'un père vint lui présenter son enfant gravement malade, et que le saint abbé de Chartres le guérit en lui donnant, après la messe, un fragment des saintes eulogies (1).

Les auteurs de la *Vie des Saints de Franche-Comté* rapportent ainsi la mort de saint Romaric, moine de Luxeuil au vi<sup>e</sup> siècle : « Un saint diacre, transporté en esprit au Ciel, y avait vu d'immenses préparatifs, comme pour un grand banquet, et quelqu'un ayant demandé pourquoi les convives ne se mettaient point à table, le saint pontife Arnould, mort depuis peu, répondit : « Nous attendons notre frère Romaric qui doit venir aujourd'hui nous rejoindre. » D'un autre côté, des jeunes gens, qui veillaient à l'entrée du monastère, avaient vu une nuée épaisse envelopper la montagne et la cellule du moribond. C'était un dimanche, le 6 des ides de décembre 653. Les matines étaient finies et le jour commençait à poindre, quand quelques religieux, s'approchant de la couche de Romaric pour le retourner, le virent défaillir entre leurs bras. Un prêtre, qui était présent, s'écria : « Attendez donc, mon vénérable maître, qu'on vous ait apporté le saint Viatique. » Aussitôt le mourant revint à lui, leva sa main droite vers le ciel et fit le signe de la croix sur lui et les assistants. Dès qu'il eut reçu la sainte Eucharistie, il ferma lui-même ses lèvres avec sa main, puis ses yeux et s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Aussitôt la nuée qui couvrait sa cellule se fendit,

(1) Gent, *Exempla mirac. in sancta Euchar.*, p. 75.

et pendant que les religieux entonnaient les psaumes, on vit une lueur éclatante apparaître dans les airs et illuminer la montagne. Puis un globe de flammes s'en détacha, et s'éleva majestueusement vers le ciel. Personne ne douta que ce ne fut là un indice de la bienheureuse entrée de Romaric dans les splendeurs de l'éternité. »

Saint Ouen, dans sa Vie de saint Éloi (1), raconte que l'évêque de Noyon, après avoir inutilement réprimandé un prêtre scandaleux de son diocèse, fut obligé de lui interdire la célébration des saints Mystères. Cet audacieux pécheur eut néanmoins la témérité sacrilège de s'approcher de l'autel avec l'intention d'y offrir le Saint-Sacrifice. Mais, comme il allait en franchir le premier degré, voici que tout à coup, frappé par la main de Dieu, il fut précipité par terre et expira sur-le-champ.

VIII<sup>e</sup> SIÈCLE. — Jonas, biographe de saint Vulfran, nous dit que cet archevêque de Sens se préparait à célébrer les saints Mystères sur le vaisseau qui le transportait en Frise. Le diacre laissa échapper la patène, qui tomba dans la mer. Sans lui faire aucun reproche, le Saint se mit en prières et dit à son ministre de descendre au bas du navire et de mettre la main dans la mer pour y repêcher le vase sacré. A peine sa main fut-elle dans l'eau, que la patène vint se placer sous ses doigts. Le sacrifice de la messe put donc se célébrer comme à l'ordinaire, et les matelots rendirent grâce à Dieu de ce qu'il avait ainsi glorifié le Sacrement de l'autel. Avant la Révolution, on conservait cette patène, comme une relique, à l'abbaye de Fontenelle.

C'est une apparition de Jésus dans l'Eucharistie qui amena la conversion de Witikind, chef des Saxons. « Ce prince avait été vaincu dans plusieurs batailles par le pieux et puissant empereur Charlemagne. Après un de ces combats, ils firent la paix, ou du moins une trêve assez longue. Cependant les deux armées étaient toujours en présence. Durant cette suspension d'armes, Witikind eut la curiosité de visiter le camp de l'empereur pour en examiner l'ordre et les exercices militaires, mais il le fit *incognito* et déguisé en mendiant. On célébrait alors les grands jours lugubres de la Semaine sainte; Charles, avec toute son armée, suivait religieusement les diverses fonctions qui rappellent si énergiquement les douloureux mystères de la passion du Sauveur; ils se préparaient ainsi à la réception de la

(1) Cap. vi.

sainte Eucharistie. Arriva le grand jour de Pâques, où devait avoir lieu la communion générale. Witikind se tenait à la porte de l'église, confondu avec les mendiants, et observait de là avec une extrême curiosité les cérémonies et les rites sacrés, lorsqu'il fut reconnu à certains indices par l'aumônier de l'empereur. « Saxon, lui dit-il, comment osez-vous approcher notre puissant et noble prince dans un si piteux accoutrement? » Et le duc, sans lui répondre directement, demanda seulement d'être conduit à l'empereur. Il en fut accueilli avec beaucoup de courtoisie. Mais Charles lui réitéra la question de l'aumônier. « Pourquoi, lui dit-il, êtes-vous venu ici dans ce méchant déguisement? Il y a paix entre nous, vous pouviez traiter d'égal à égal, et vous présenter avec pompe et entouré d'un cortège convenable. — Noble empereur, repartit Witikind, si je m'étais présenté ici tel que je dois être, je n'eusse pu observer à mon aise la magnificence de votre cour, la belle ordonnance de votre armée, ni les saintes cérémonies de votre religion; c'était là ce qui m'attirait en ces lieux; sous mon habit d'emprunt, j'ai tout vu, j'ai admiré ce que je voulais. » Charles, souriant, lui demanda ce qui l'avait le plus frappé. Witikind lui répondit : « J'ai vu des merveilles bien surprenantes; ces deux derniers jours, j'ai remarqué dans vos traits une profonde tristesse qui me faisait soupçonner que quelque fâcheux accident vous était survenu; je vous voyais pensif et anxieux, comme un homme qui est fortement impressionné : aujourd'hui, au contraire, quand vous vous êtes approché pour recevoir ce morceau de pain de la main du prêtre, votre visage respirait la sérénité et l'allégresse, et je ne pouvais m'expliquer la cause d'un si subit changement. » — Le vieil empereur, entendant ce discours, en prit occasion de faire connaître au duc les mystères de notre foi. « Prince, lui dit-il, ne vous étonnez point de ces vicissitudes : ces jours derniers je repassais dans ma mémoire les tristes souvenirs de la passion et de la mort de notre Dieu, qui s'est fait homme pour le salut du monde; il était trop juste de lui payer ce tribut de larmes et de compassion. Je pensais aussi à mes propres péchés, pour en demander pardon à Dieu et purifier mon âme par le sacrement de la confession. Aujourd'hui c'est la solennité de la glorieuse résurrection de notre même Rédempteur; je me suis nourri du pain des anges qui console, éclaire et fortifie; comment ne serais-je pas dans l'allégresse et la jubilation? » A ce mot de *pain des anges*, Witikind reprit : « Pendant que le prêtre, magnifiquement vêtu, distribuait ce pain si blanc, je me trouvais

saisi d'une plus grande admiration, parce que je voyais sur ce léger morceau de pain un très bel enfant, qui entrait avec empressement et une vive joie dans votre bouche et dans celle de beaucoup de vos soldats, tandis qu'à l'égard de quelques autres il y entrait triste et comme à contre-cœur. » Etonné de ce miracle et reconnaissant en ce trait les dispositions si différentes que les uns et les autres apportaient à la communion, l'empereur dit à Witikind : « Duc, apercevoir le Sauveur dans son Sacrement est une grande faveur que le Seigneur a daigné vous départir, et dont nous ne jouissons pas, nous autres ; Dieu attend que vous sachiez reconnaître comme vous le devez de tels bienfaits. » Après lui avoir fait donner un vêtement de prince, il l'entraîna dans son cabinet et lui fit connaître le mystère du très saint Sacrement et les principaux articles de notre foi. « Je veux être chrétien », dit alors le chef des Saxons, subitement éclairé de la lumière d'en haut. Puis il demanda un prêtre qui allât avec lui dans son pays opérer les mêmes merveilles au moyen des sacrements. Charles lui accorda le saint évêque Érimbart. Le prélat commença sa mission par le baptême solennel de Witikind dont Charlemagne voulut être le parrain. L'empereur partit ensuite pour la Saxe et s'y livra avec tant de zèle à l'œuvre des conversions des habitants de ces contrées, qu'en peu de temps le peuple abandonna le culte des idoles pour adorer le vrai Dieu. C'est ainsi que Dieu, par une mystérieuse apparition du Seigneur dans l'Eucharistie, retira des ténèbres et appela à son admirable lumière et dans la voie du salut le duc de Saxe et tout le peuple qui était sous sa dépendance (1). »

IX<sup>e</sup> SIÈCLE. — Les Nestoriens racontent qu'un patriarche catholique guérit miraculeusement un homme presque écrasé par la chute d'une muraille, en le frottant avec de l'eau versée dans un calice où l'on venait de célébrer les saints Mystères (2).

Nicétas nous dit que, de son temps, en 878, Dieu voulut montrer aux fidèles combien saint Ignace, patriarche de Constantinople, était rempli de son esprit. Alors que ce pieux pontife célébrait les saints Mystères, le pain eucharistique apparut à tous comme un charbon enflammé, plus brillant qu'un éclair. Les fidèles devaient garder ce

(1) Alb. Krantz, lib. II, *Saxon.*, c. xxii; Rossignoli, *Les merveilles divines dans la sainte Eucharistie*, 4<sup>e</sup> édit., p. 133.

(2) *Perpét. de la Foi*, édit. Migne, t. III, p. 190.

souvenir, en fortifier leur foi pendant l'exil de leur saint patriarche et le schisme qui désola l'Église de Constantinople (1).

Un prêtre nommé Plégile, dit Paschase Radbert (2), désirait ardemment que Dieu eût la bonté de lui découvrir le corps et le sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Ce désir provenait, non pas d'un sentiment de doute, mais de la vive foi qui l'animait et qui l'avait déterminé à abandonner ses biens et sa patrie, pour se consacrer tout entier au service de Dieu. Un jour qu'il célébrait la sainte messe, il se prosterna après la consécration et s'écria : « Seigneur tout-puissant, accordez-moi la faveur de vous voir de mes propres yeux dans ces espèces sacramentelles, de toucher de mes mains le corps que vous aviez quand Marie vous tenait petit enfant, dans ses bras. » Bientôt après le saint prêtre aperçut l'Enfant-Jésus sur l'autel et put bientôt, comme jadis le vieillard Siméon, l'embrasser et le serrer contre son cœur. S'étant encore prosterné, il pria le Seigneur de se cacher de nouveau sous les apparences du pain, et ce second vœu fut exaucé comme le premier.

X<sup>e</sup> SIÈCLE. — Alors que Scot Érigène, réfugié de France en Angleterre, tâchait d'y propager ses erreurs sur la présence réelle, Odon, évêque de Cantorbéry, un jour qu'il disait la messe, supplia le Seigneur d'apparaître sous sa forme humaine, pour confondre le doute et l'incrédulité ; ses vœux furent exaucés, et des partisans de Scot, témoins de ce prodige, se convertirent aussitôt (3).

Sévère, évêque d'Aschmonin, dans sa *Vie des patriarches d'Alexandrie*, fait tenir ce langage à un anachorète nommé Pierre : « Un jour que je célébrais les saints Mystères dans l'église appelée Hamara, tenant le calice et ayant un doigt sur le bord, je dis en moi-même : « Est-il possible que ce vin devienne le sang de Jésus-Christ ? » Soudain le vin se prit à bouillonner, s'éleva jusqu'aux bords, et mon doigt en fut teint comme il l'est encore aujourd'hui. Mon impression fut si vive que depuis lors je n'ai point célébré la messe et que je ne la célébrerai plus jamais. »

« Peu de temps après la construction de la nouvelle église de Fécamp (x<sup>e</sup> siècle), dit M. Leroux de Lincy (4), il arriva dans le dio-

(1) Baronius, *Hist. eccl.*, t. X, ann. 878.

(2) *De corp. et sang. Domini*, c. xi.

(3) Boll., *Act. Sanct.*, t. II Jul., p. 70.

(4) *Essai hist. sur l'abbaye de Fécamps*, p. 87.

cèse de Fécamp un miracle qui doit être rapporté ici. A une lieue environ de l'abbaye, dans une petite église de village, un bon prêtre, nommé Isaac, célébrait la messe devant l'autel de Saint-Maclou. Au moment où il allait communier, il ne trouve plus ni le pain, ni le vin avec lesquels il devait consommer le Sacrifice, mais ces deux espèces s'étaient changées en sang et en chair véritables. Le bon prêtre, épouvanté, s'empessa de faire savoir au monastère ce qui lui arrivait. On courut à l'autel de Saint-Maclou. Le duc Richard lui-même s'y transporta, et le miracle ayant été reconnu, on joignit ce nouveau sang à celui que Dieu avait lui-même envoyé (*c'est-à-dire à la relique du précieux sang*). La patène et le calice qui renfermaient ce sang et cette chair divine furent placés sous le maître-autel de l'église ».

XI<sup>e</sup> SIÈCLE. — Eadmer, biographe de saint Anselme, nous dit que lorsque cet illustre archevêque de Cantorbéry était encore prieur de l'abbaye du Bec, il fut l'instrument d'un miracle qui impressionna vivement la contrée. Un noble et riche flamand, atteint de la lèpre, reçut l'ordre, dans une vision, d'aller à l'abbaye du Bec et de boire l'eau avec laquelle le prieur se serait lavé les mains après l'offertoire. Saint Anselme, par humilité, se refusa longtemps à cette demande qui lui paraissait d'ailleurs l'effet d'une illusion. Enfin, ému par les supplications de l'infortuné malade, il voulut bien se prêter à son désir. A peine le flamand eut-il bu cette eau, que sa lèpre disparut.

On lit dans la Vie de saint Yves qu'un jour il célébrait la messe devant une assemblée où se trouvaient plusieurs personnes qui doutaient de la présence réelle. Dieu, pour les convertir, fit qu'au moment où le prêtre consacrait la sainte hostie, elles virent un globe de lumière planer sur sa tête jusqu'à la communion.

« Saint Ulrich, étant venu de Cluny dans la Forêt Noire, on lui amena un possédé qui, pendant qu'il disait la messe pour lui, remplissait l'église de sons qui ressemblaient à toutes sortes de voix d'animaux. Toutes les fois qu'on voulait l'approcher de l'autel, il opposait la plus grande résistance, de sorte qu'on vit bien de quelle horreur il était pénétré contre la sainte hostie. Comme ceux qui le tenaient étaient déjà fatigués, le vénérable Cuno, qui était venu de Cluny avec le Saint, se joignit à eux. Il tint le possédé devant l'autel, et, lui ouvrant la bouche de force, il fit si bien qu'on put lui donner la sainte Eucharistie. A peine l'eut-il reçue que, semblable à un lion qui, bri-

sant ses liens, s'élança de sa cage, il échappa aux mains de ceux qui le tenaient, et il se serait précipité du haut du rocher sur lequel était située l'église, si Cuno n'eût couru après lui et ne s'en fût rendu maître. Mais bientôt la grâce divine et les prières du Saint lui rendirent la santé. Ce fait nous est attesté par ce même Cuno, qui en avait été témoin oculaire et dont la véracité ne peut être suspectée. (1). »

Saint Pierre Damien raconte (2) qu'une femme, jalouse à bon droit de son mari, crut le ramener à elle en commettant un horrible sacrifice que lui avait conseillé une de ses voisines. Après avoir reçu l'Eucharistie, elle l'enveloppa dans un linge, attendant le moment favorable pour la faire prendre à son mari, à la suite de divers maléfices. Son impiété fut confondue par un miracle ; car une moitié des saintes espèces se trouva changée en chair, tandis que l'autre moitié garda la forme de pain.

Le même auteur nous dit que l'évêque de Melphe, ayant douté de la réalité eucharistique, vit, en rompant l'hostie, une chair toute sanglante entre ses mains, ce qui le guérit pour toujours de ses tentations contre la foi (3).

Il ajoute qu'un prêtre du diocèse de Salerne, adonné à l'usure, reçut un terrible avertissement du Seigneur. Alors qu'en célébrant la sainte messe, il rompait l'hostie, il en sortit trois éclairs qui le frappèrent en pleine poitrine de coups douloureux (4).

Le V. Engueran, abbé de Saint-Riquier, suivait autant que possible, malgré ses infirmités, tous les exercices de la communauté, et assistait dans un lit portatif aux méditations, aux offices et à la messe solennelle. Il lui arrivait même de chanter les prières du Saint-Sacrifice, comme s'il eût été à l'autel, ce que plusieurs considéraient comme une étrange singularité de la part d'un homme qui était surnommé *le Sage*. Un jour qu'il avait chanté la messe de cette façon, il demanda un peu de vin pour apaiser sa soif. Après avoir goûté de celui qu'on lui présenta, et encore d'un autre : — « Ce n'est point de ce vin là que je veux, s'écria-t-il, mais de celui que j'ai bu à la messe ». On comprit alors qu'un breuvage céleste lui avait été mystérieusement administré, au moment de la communion, alors qu'il lui semblait célébrer les saints Mystères, et on lui répondit : — « Mon père, vous

(1) Böll., *Act. Sanct.*, 10 jul.; Görres, *Mystique divine*, I, VI, ch. xxx.

(2) *Epist. ad. Desid. abbat. Cassin.*

(3) *Opusc. XXXIV.*

(4) *Opusc. XL, c. vi.*

ne pouvez plus avoir de ce vin là, à moins que Celui qui vous en a gratifié ne veuille encore vous en donner. » — Le pieux abbé se montra tout confus d'avoir révélé la faveur miraculeuse dont il était honoré (1).

Un auteur ecclésiastique du XI<sup>e</sup> siècle, nommé Geso, raconte le fait suivant dans un ouvrage sur le Saint-Sacrement (2). « Un jour que le P. Syrius célébrait la sainte messe, un Juif s'approcha audacieusement du saint autel, et, cédant à une inspiration satanique, il se présenta pour recevoir la sainte hostie et aller ensuite la jeter sur un tas de fumier. Se mêlant donc aux fidèles qui approchaient de la sainte Table, il reçut, des mains de l'homme de Dieu, le corps du Seigneur sur ses lèvres impures. Mais, au moment où il ouvrit la bouche pour rejeter la sainte hostie, il se mit à crier au milieu d'une foule de témoins qui le virent et l'entendirent. On aperçut sur ses lèvres comme une flèche de feu; il souffrait les plus vives douleurs. Les fidèles, le prenant en commisération, demandèrent grâce pour lui à l'homme de Dieu qui étendit sa main, saisit et enleva la sainte hostie de la bouche sacrilège de ce profanateur. »

XI<sup>e</sup> SIÈCLE. — On sait que saint Norbert convertit à Anvers un certain nombre des partisans de Tanchelin. Quelques uns d'entre eux avouèrent plus tard que, par un mépris sacrilège, ils avaient caché des hosties dans des lieux humides où elles s'étaient conservées intactes pendant une quinzaine d'années. Ces hosties furent déposées par saint Norbert dans l'église Saint-Michel d'Anvers.

On conduisit un jour à saint Bernard un homme possédé du démon. L'abbé de Clairvaux lui posa le saint ciboire sur la tête et le délivra ainsi de ses cruelles obsessions (3).

Un religieux auquel saint Bernard avait interdit temporairement la communion, ne s'en présenta pas moins à la Table sainte, mais il ne put jamais avaler l'hostie. Au sortir de l'office de Sexte, il alla se jeter aux pieds de son abbé, lui avoua sa faute, en obtint l'absolution et put seulement alors consommer l'hostie.

Saint Bernard se trouvait à Milan, quand on lui présenta une dame âgée qu'une affreuse possession du démon avait privée de la vue, de l'ouïe et de la parole. Le saint abbé célébra la messe à son intention

(1) Hariulf, *Chron. Centul.*, apud Mabillon, *Act. SS. Bened.*, vii, 494.

(2) *Liber de corpore et sanguine J. C.*, c. xxxix.

(3) Guillaume de Saint-Thierry, *Vita S. Bern.*, l. I, c. x.

dans l'église Saint-Ambroise. Après l'oraison dominicale, il mit la patène et l'hostie sur la tête de cette pauvre femme, et, s'adressant au démon : « Voici ton juge, lui dit-il, voici la puissance souveraine : résiste-lui, si tu le peux. Voici celui qui a souffert pour notre salut, voici le corps qui est né de la Vierge Marie, qui a été enseveli, qui est ressuscité, est monté aux cieux : en son nom, je t'ordonne de quitter le corps de cette servante de Dieu. » La pauvre infirme recourva l'usage de tous ses sens, et le joyeux son des cloches célébra cet insigne prodige dont une grande foule de fidèles avaient été témoins (1).

Un autre biographe de saint Bernard, Guillaume, abbé de Saint-Thierry, nous raconte (2) que l'illustre abbé se rendit en Poitou pour éteindre le schisme fomenté par Guillaume, duc d'Aquitaine et comte de Poitou. Après avoir célébré la messe, il mit une hostie sur la patène et alla trouver le duc. — « Nous vous avons prié, lui dit-il, et vous nous avez méprisé; nous vous avons conjuré de donner la paix à l'Église et vous avez rejeté nos supplications. Voici le Fils de la Vierge Marie qui vient à vous, voici le Chef de l'Église que vous persécutez; voici le Juge qui doit un jour prononcer votre arrêt. Le mépriserez-vous aussi et n'aurez-vous pas plus d'égard pour lui que pour ses ministres? » Frappé de terreur, le duc tombe à terre et écume comme un épileptique. Saint Bernard le fait relever et continue en ces termes : « Voici l'évêque de Poitiers que vous avez chassé de son église, réconciliez-vous avec lui par un baiser de paix, rétablissez-le sur son siège, honorez-le autant que vous l'avez avili, ramenez le calme, l'union et la charité dans vos États, et soumettez-vous au pape Innocent. » Le duc d'Aquitaine, soudainement converti par la grâce du Saint-Sacrement, n'eut point la force de proférer une parole, mais il embrassa aussitôt l'évêque de Poitiers, et peu de temps après il le rétablissait sur son siège.

Saint Bernard, dans sa vie de saint Malachie, nous apprend qu'un clerc de Lesmor, recommandable par sa conduite et par sa science, perdit la foi à la transsubstantiation. Son évêque, saint Malachie, après l'avoir vainement réprimandé en secret, lui permit de défendre sa doctrine devant une assemblée de théologiens. Le novateur, malgré toute son habileté, ne sut répondre à leurs arguments; comme il persévéra dans ses scandaleuses erreurs, saint Malachie se trouva obligé

(1) Arnaud de Bonneval, *Vita Bernardi*, c. iii.

(2) *Op. cit.*, l. II, c. vi.

de l'excommunier. — « Votre jugement, s'écria le clerc de Lesmor, est dicté par des considérations personnelles ; quant à moi, je ne cherche en toutes choses que la vérité. » — « Eh ! bien, reprit l'évêque, puisse le Seigneur vous obliger à rendre hommage à la vérité. » En retournant chez lui, il fut renversé à terre par un mal mystérieux où il reconnut la main de Dieu et s'empessa d'abjurer sincèrement ses erreurs.

Une femme dissolue, s'étant approchée de la sainte Table aux fêtes de Pâques, fut soudain frappée de mutisme et de paralysie. Après de longs jours de souffrance, il lui fut révélé, dans une vision, que ses tourments prendraient fin si elle allait prier à l'endroit où s'était accompli le martyre de saint Engilbert, archevêque de Cologne. La pécheresse repentante se conforma à cet avis et retrouva la paix de l'âme avec la santé du corps (1).

Jean Trithème (2) nous raconte qu'en 1153, un jeune homme de Cologne, fils d'un Juif converti au Christianisme, s'approcha de la Table sainte pendant le temps pascal et emporta l'hostie pour s'en servir dans quelque maléfice. Mais, effrayé de son crime et ne sachant que faire de l'hostie consacrée, il se rendit au cimetière et la cacha dans la terre. Le prêtre qui l'avait communiqué, suspectant ses intentions, l'avait secrètement suivi. Il creusa la terre à l'endroit qu'il avait vu fouiller et trouva que l'hostie était changée en un enfant de ravissante beauté ; il se proposait de le porter à l'église, quand il s'échappa de ses mains et monta vers le ciel, entouré d'une brillante lumière.

Cette même année, s'accomplit à Braine un miracle célèbre dont nous laisserons M. Stanislas Prioux nous faire le récit (3) : « Il y avait alors dans cette ville plusieurs familles juives, dont les unes vivaient de leur trafic, et les autres étaient assujetties à la servitude. Parmi ces familles se trouvait une jeune fille d'une rare beauté. Sa figure pleine de charme et de douceur fit une grande impression sur l'esprit de la comtesse de Braine. Cependant une grande difficulté, empêchait Agnès de donner à sa vive amitié tout l'abandon qu'elle aurait voulu ; car cette figure angélique cachait une âme infidèle, souillée du péché originel et rebelle à la loi divine. Afin d'effacer ces taches, la comtesse employa tous les moyens possibles pour convertir cette jeune fille. Elle la fit catéchiser d'abord avec succès, et l'initia ensuite aux principaux mystères de la religion catholique,

(1) Surlus, 7 nov., *Vita S. Engelberti*, l. III.

(2) *Chronic. monast. Hirsang.*

(3) *Histoire de Braine*, p. 105.

à l'exception de celui de l'Eucharistie. La Juive déclara que jamais elle ne pourrait se déterminer à voir dans l'hostie la présence réelle de Jésus-Christ, s'il ne paraissait à sa place et sous la figure humaine. Comme cela ne pouvait avoir lieu sans un miracle, on eut recours, pour l'obtenir, aux jeûnes, aux processions et aux prières solennelles. Ce miracle ne pouvant avoir lieu qu'à la messe, on choisit pour la célébrer un des religieux de Saint-Yves, le plus recommandable par sa piété autant que par ses mérites. Le jour indiqué pour cette imposante cérémonie étant arrivé, Henri de France, archevêque de Reims, frère du roi et du comte de Braine, se rendit à la messe, accompagné d'Ancol de Pierrefond, évêque de Soissons, de Pierre, abbé de Braine, et d'une suite de personnes de haut rang. Un grand concours de monde se rendit aussi à l'église dont on avait permis, ce jour-là, l'entrée aux familles juives. La messe commence, et, au moment de l'élévation, Jésus-Christ apparaît à la place de l'hostie, sous la forme d'un enfant. Il disparut presque aussitôt, ne laissant entre les mains du prêtre que les espèces de l'hostie consacrée. La Juive ne put résister à cette apparition ; elle demanda pardon à Dieu, se convertit et reçut le baptême. Un grand nombre de Juifs suivirent son exemple. On montra pendant longtemps, dans le trésor de Saint-Yves, le calice qui servit à la célébration de cette messe. La coupe de ce calice contenait un reliquaire avec un filigrane en or. L'hostie, de onze lignes de diamètre, se trouvait placée dans ce reliquaire. En mémoire de ce miracle, une confrérie fut établie à Braine et autorisée par plusieurs bulles de papes. Ses membres devaient, chaque année, faire une procession solennelle le dimanche de l'octave de la Fête-Dieu ». Cette procession, interrompue par nos bouleversements révolutionnaires, a été rétablie en 1844 et fixée désormais au lundi de la Pentecôte.

« Louis le Gros, nous dit l'abbé Suger, étant atteint d'une maladie regardée comme mortelle, voulut se préparer à la mort par la réception de la divine Eucharistie. Il se confessa et se disposa de son mieux à recevoir cet auguste sacrement. Au moment où le prêtre allait lui porter la sainte communion, le roi, animé d'une foi vive et d'une profonde humilité, s'écria : — « Il n'est pas juste que j'attende mon Seigneur et mon Dieu dans mon lit. » Il se lève, s'habille, puis, soutenu par deux de ses serviteurs, il se rend dans la salle du Trône, et, s'agenouillant au pied d'un autel qu'on avait préparé, il reçoit cet aliment de vie avec une dévotion si tendre, que tous ses serviteurs

fondaient en larmes. Après avoir consommé la sainte hostie, il reste encore à deux genoux, offrant à Dieu ses sentiments d'amour et de vive reconnaissance pour la faveur qu'il vient de recevoir. Son action de grâces terminée, Louis se lève sans le secours d'aucun aide, et, au lieu de se rendre à son lit, d'où il venait de sortir malade, épuisé, n'en pouvant plus, il entre sain et sauf dans son cabinet, et là il s'abandonne aux sentiments de reconnaissance qu'excitait en son cœur sa guérison miraculeuse ».

Saint Geoffroy, évêque d'Amiens, ayant appris que les habitants de cette ville avaient violé l'abstinence quadragésimale, leur enjoignit, comme pénitence de différer leur communion pascale jusqu'au lundi de Pâques. Un paroissien de l'église Saint-Remi ne voulut point se soumettre à ce délai qu'il considérait comme un affront. Pour ne pas être reconnu de son curé, le vénérable Foulques, il se déguisa sous des habits de femme, et, le jour de Pâques, s'approcha de la sainte Table; mais il fut saisi de violentes douleurs aussitôt qu'il eut reçu la sainte hostie et contraint de la rejeter avec des flots de sang qui s'échappaient de sa bouche. Frappé de remords, le coupable, avouant son sexe et sa supercherie, déplora son sacrilège, ce qui produisit une profonde impression sur ceux qui avaient osé s'élever contre les injonctions de leur évêque (1).

Albert Krantz (2) rapporte à l'an 1183 le miracle suivant : « Un berger, vandale de nation, avait beaucoup à démêler avec les loups et avait peine à protéger contre eux ses agneaux. Dans son embarras, il eut recours à un expédient qui, s'il n'est pas louable, paraît au moins excusable, à cause de son ingénuité. C'était au temps de Pâques : le berger se rendit à l'église de son village pour recevoir la sainte communion. Il s'approche de la Table sainte, conserve la sainte hostie qui lui est donnée et la rapporte soigneusement avec lui. Arrivé au milieu de son troupeau, il fend en deux l'extrémité de son bâton pastoral et y dépose le corps du Seigneur comme dans un croissant d'ostensoir, pensant, dans la naïve confiance de son âme, que sa houlette mise en possession et comme en la main du Pasteur des Pasteurs serait pour ses brebis une invincible sauvegarde. Les loups s'enfuirent, les brebis vécurent en paix; mais, de plus, le Seigneur ne tarda pas à manifester magnifiquement sa divine présence; la houlette du berger devint

(1) Surius, 8 nov.; J. Corblet. *Hag. du diocèse d'Amiens*, t. III, p. 420.

(2) *Vandalic*, l. VI, c. xxv.

rayonnante, et l'on vit toutes les nuits de grands feux au-dessus de la cabane où le berger la déposait le soir. L'évêque du lieu, prévenu par le curé de la paroisse, l'interrogea, entendit sa réponse, prit la miraculeuse houlette, la transporta processionnellement au monastère d'Obran où il s'opéra grand nombre de prodiges ».

« En 1199, une femme qui avait communie dans l'église de Sainte-Croix d'Augsbourg, au lieu de consommer l'hostie, l'enferma dans de la cire molle. Elle la garda ainsi cinq années; au bout de ce temps, bourrelée de remords, elle alla avouer sa faute à Berchlod, supérieur des chanoines réguliers qui desservaient ladite église. Celui-ci ordonna qu'on lui apportât l'hostie. Quelle ne fut pas sa surprise, en ouvrant la cire pour en extraire l'hostie, de trouver une chair vive, qui se sépara en deux parties adhérant aux parois de l'enveloppe! Il se hâta de les rapprocher l'une de l'autre. Peu de temps après, pendant la célébration du Saint-Sacrifice, le volume de chair s'accrut au point de rompre l'espace de capsule formée par la cire. L'évêque Udascale fit placer dans un riche reliquaire l'hostie, devenue chair sanglante, qui subsiste sous cette apparence encore aujourd'hui. De nombreux miracles se sont accomplis à Augsbourg en présence et par l'invocation de cette hostie merveilleuse (1). »

XIII<sup>e</sup> SIÈCLE. — Les biographes de saint Antoine de Padoue racontent un miracle célèbre que ce grand thaumaturge accomplit à Toulouse : « Un hérétique, nommé Guiald, dit M<sup>re</sup> Guérin (2), assez influent dans sa ville et d'un caractère très obstiné, osa un jour discuter avec notre grand Saint sur un des points les plus importants de la religion. Il connaissait d'ailleurs parfaitement la Bible, parlait l'hébreu, et, fort de sa science, prétendait triompher du Père. Mais, bientôt battu dans la discussion, en présence d'un grand nombre d'Albigeois et de Catholiques, il essaya de se tirer d'affaire par un subterfuge : — « Laissons les discours, dit-il, et venons aux faits; je possède une mule, je vais pendant trois jours la priver de nourriture. Dans trois jours, soyez ici avec une hostie consacrée; moi, de mon côté, j'amènerai ma mule et je lui offrirai à manger. Si, dédaignant le foin que je lui présenterai, elle se tourne vers vous, je reconnaitrai la supériorité de votre religion et je me convertirai ». — Le Saint accepte

(1) *Le Règne de Jésus-Christ*, Janvier 1884, p. 10.

(2) *Les Petits Bollandistes*, 7<sup>e</sup> édit., t. VI, p. 623.